

La panique au combat [fin]

Autor(en): **Kissel, Hans**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **101 (1956)**

Heft 12

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342783>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La panique au combat

(fin)

III

LA PANIQUE EST MAÎTRISÉE

Exemple tiré des combats quotidiens d'un régiment d'infanterie sur le front Est.

Situation et terrain

A la fin d'octobre 1943, la « tête de pont » de Nikopol est tout ce qui reste du front allemand sur la rive orientale du bas Dniepr. Elle doit être tenue à tout prix.

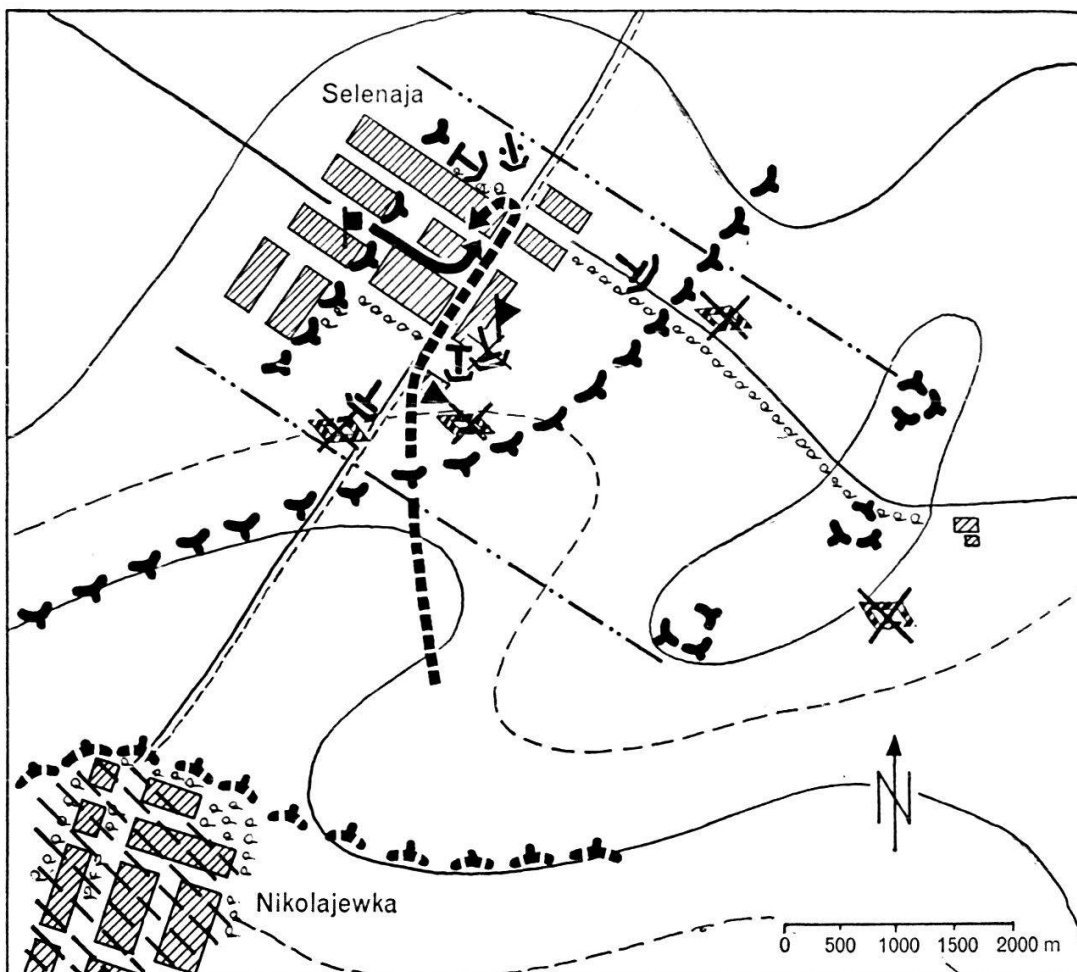
Dans cette tête de pont, depuis le 31 octobre, le 683^e régiment d'infanterie de la 335^e Division s'installe défensivement tout près de la lisière sud-est du village de Salenaja. A ce moment, il ne comprend, outre son 1^{er} bataillon, que sa 13^e cp. (canons d'infanterie), sa 14^e cp. (chasseurs de chars) et sa cp. d'EM. Son 2^e bataillon venait d'être acheminé dans le secteur d'une autre division, où cela « chauffait » ; il n'avait pas encore été relevé de cette mission.

Le 1^{er} bataillon occupe avec deux cp. fus. le front d'arrêt du régiment, qui s'étend sur plus de 3 km., tandis que la 3^e cp. est aux avant-postes. Ceux-ci sont installés environ 2500 m. en avant du front d'arrêt, sur une hauteur assez peu marquée mais qui offre néanmoins de bonnes vues dans toutes les directions. Partout la troupe est jour et nuit à ciel ouvert, sans possibilités de relève ; les nuits déjà froides et quelques jours de pluie l'ont passablement éprouvée.

Vu la faiblesse des effectifs, environ 85 hommes en moyenne par cp., le front d'arrêt est tenu par des nids de la valeur d'un groupe, à intervalles d'au moins 150 m. les uns des autres. Les armes lourdes d'infanterie et les postes de combat des chefs

de cp. et des deux commandants sont les seuls échelonnés en profondeur.

Des armes lourdes du régiment, les deux sections légères (canons de 7,5 cm.) de la 13^e cp. sont placés immédiatement au sud et au nord de la localité. Les deux sections de la 14^e cp., comprenant au total 5 can. ach. moyens, ont pris position aux sorties sud et est des rues qui traversent le village. A l'angle sud-est de celui-ci se trouve en outre une section du groupe de chasseurs de chars de la division, mais qui n'est pas subordonnée au régiment. La section des pionniers d'infanterie est en réserve de régiment près du P.C. Rgt, installé lui-même non loin de la lisière ouest du village, au bord de la rue qui mène à l'extérieur vers l'arrière.



Tous les trains du régiment sont réunis à Salenaja, donc très peu en arrière du front d'arrêt. La pénurie de ses moyens a contraint le commandant du régiment à incorporer tout son personnel dans la défense de la position. Il lui a confié une position arrière dans la partie ouest de l'agglomération et le prévoit comme réserve supplémentaire de contre-assaut.

Bien que le terrain autour du village paraisse presque complètement plat, le seul bâtiment en pierre de la localité, un petit silo à fruits, d'une construction extraordinairement massive, fournit à la lisière sud-est des vues excellentes sur le front d'arrêt du régiment et sur celui du régiment voisin. Seul échappe aux regards le village de Nikolajewka, dont on ne discerne que les cimes de nombreux arbres. A l'est de Salenaja, le terrain monte insensiblement jusqu'à la petite éminence où sont installés les avant-postes.

Au cours de la nuit du 1^{er} novembre déjà, l'ennemi a pris le contact sur tout le front. Presque partout, il a réussi à rejeter les éléments avancés qui couvrent la tête de pont. Nikolajewka, qui était inclus dans cette ligne, fut perdu au cours de la première nuit déjà. Seuls tinrent les avant-postes du 683^e régiment, qui prolongèrent leur résistance pendant plusieurs semaines en dépit d'attaques presque quotidiennes. Cette circonstance permit à tous ceux qui ne participaient pas directement à la défense de collaborer activement aux travaux d'aménagement de la position. Dans la localité, on put même commencer à construire pour les chevaux et les véhicules des abris à l'épreuve des éclats.

Le déroulement du combat

Une dangereuse poche creusée dans le secteur de la division de gauche vient d'être nettoyée. Les avant-postes du régiment annoncent maintenant de forts mouvements ennemis du nord au sud. Il semble que le Russe va renouveler ailleurs ses efforts pour faire crouler la tête de pont. Le 5 novembre, en effet, contre le régiment voisin de droite, il lance depuis la région de

Nicolajewka de fortes attaques, la plupart avec l'appui de chars.

Grâce aux excellents observatoires que fournissent la lisière sud-ouest de Salenaja et notamment le silo à fruits transformé en fortin pour la défense rapprochée, l'artillerie divisionnaire put opposer à ces attaques des barrages si efficaces que, malgré plusieurs tentatives quotidiennes, elles atteignirent rarement le front d'arrêt et ne réussirent nulle part à percer.

L'après-midi du 7 novembre, Salenaja est de nouveau pris sous le feu de canons soviétiques de moyen et lourd calibres. Vers 14 h. ce bombardement se fait particulièrement violent sur le silo et dans la région au sud. Le commandant du 1^{er} bataillon annonce par téléphone qu'une attaque ennemie se développe contre la lisière sud-est du village. Peu de temps après, il évalue la force de l'adversaire à une ou deux cp. appuyées par une demi-douzaine de chars. Les guetteurs de la 13^e cp., installés dans le silo, confirment ce rapport.

Le feu de barrage des armes lourdes et de l'artillerie est déclenché. Hélas, comme c'est si souvent le cas, il faut ménager la munition. Le commandant de bataillon communique maintenant que l'infanterie ennemie est arrêtée avec ses premiers éléments à 150 m. du front d'arrêt, mais que cinq T34 ont traversé nos premières lignes. Les groupes avancés de fusiliers se cramponnent et tiennent l'infanterie russe à distance.

Quelques minutes plus tard, nouvel appel du capitaine du 1^{er} bataillon. « Les chars roulent droit sous les bouches à feu des trois canons ach. lourds ! » Ensuite, plus personne au poste du téléphone : sans doute, tous les gens du PC sont-ils sortis pour assister à la canonnade.

Après de longs instants, nouvelle communication du bataillon : « Les chars ont pénétré dans le village ! » Au commandant de régiment qui demande comment cela a pu se produire, le capitaine fait rapport sur ce qu'il a vu de ses propres yeux. Les canons antichars ont ouvert le feu par surprise à 250 m. Après trois ou quatre coups, les servants se

sont enfuis brusquement, abandonnant leurs canons. Les T34 ont alors fait volte-face et foncé sur les trois pièces qu'ils ont bousculées. Le capitaine ne peut expliquer pourquoi les servants, pris de panique, se sont enfuis. Le colonel annonce aussitôt l'incident au commandant de division, qui ordonne une enquête judiciaire.

Les cinq chars tournent maintenant en rond dans la partie orientale du village, attendant visiblement que leur infanterie rejoigne. Impossible de les mettre hors de combat : le régiment ne possède aucun moyen de les attaquer à courte distance, ni charges creuses, ni mines antichars, ni «Panzerfaust». Il n'y a plus qu'à espérer que l'un ou l'autre des T34 sera immobilisé par une panne ou bien qu'il ouvrira son hublot. D'ailleurs, ces chars ne peuvent rester éternellement dans le village : en le quittant, ils défileront peut-être devant les bouches à feu de la 14^e cp. A plusieurs reprises les soldats du régiment ont été récemment aux prises avec des chars ; ils n'ignorent pas qu'ils peuvent trouver une protection contre eux dans un village ; ils savent comment s'y prendre. Chacun reste calme et confiant. On ne subit aucune perte.

Au bout d'une demi-heure ou d'une heure — personne ne peut le préciser — les chars s'appêtent enfin à abandonner le village. Trois prennent la direction du nord, puis s'engagent dans la rue qui mène à l'est ; les deux autres se tournent vers le sud. A chacune de ces issues, une section de la 14^e cp. est en position. Frontalement, les canons antichars moyens n'ont, il est vrai, aucune efficacité, mais depuis l'arrière et partiellement sur le flanc... Peut-être aura-t-on aussi de la chance ? Les hommes s'impatientent de tirer ; les renseignements communiqués par téléphone leur ont permis de s'y préparer.

Tout se passe comme prévu ! Défilant tout près des positions des pièces, les T 34 présentent un but si favorable qu'ils peuvent être pris de flanc et par l'arrière. Trois chars sont mis en feu dans le secteur du front d'arrêt et brûlent. Le quatrième, qui a aussi reçu un coup plein, ne s'arrête qu'au-delà des avant-postes et sans prendre feu. Aussitôt après la tombée de la nuit,

une patrouille de la 14^e cp. va l'achever à l'explosif. Seul le cinquième T 34 peut s'échapper, apparemment sans dommage, en direction de l'est.

A 18 h., il fait nuit. L'obscurité est telle qu'à peine peut-on voir à 30 m. A ce moment, au PC du régiment, on perçoit un bruit de combat en direction du sud, fusillade et explosions de grenades. Le chef de la section de canons d'infanterie, qui est à son poste d'observateur sur le silo à fruits, fait rapport aux éléments du front d'arrêt. Il alerte sa section, dont la position se trouve à une courte distance au nord-est.

Quelques instants après, le sergent-major appelle de nouveau : « L'ennemi a percé et s'approche du silo à fruits. Impossible de préciser sa force. » Le chef de la 13^e cp., qui avait l'écouteur en tête, ordonne de tenir à tout prix le silo et la position. Il alerte aussi les hommes du train de sa cp., qui doivent se rendre à la place de rassemblement prévue.

En conversation commune, le commandant du 1^{er} bataillon et les chefs de la 14^e cp. et de la cp. d'EM. sont orientés sur la situation ; ils reçoivent l'ordre d'alerter tous leurs gens, y compris les trains, qui ont mission de se tenir prêts aux endroits désignés. Le bataillon, qui n'a plus de liaison avec sa compagnie de droite, y envoie une patrouille d'officier avec mission d'éclaircir la situation et d'empêcher une rupture du front.

Le chef de section des can. ach. annonce de son silo que les Russes, en nombre très supérieur, tentent de s'emparer du poste d'observation. Il ne sait pas s'il sera possible de tenir. Le colonel entend encore le bruit du combat à l'écouteur, quand la liaison est coupée.

Depuis le PC du régiment on aperçoit l'ennemi approcher. Les fusées éclairantes, blanches ou de diverses couleurs, qu'il tire sans désespérer et ses hurlements « hurrah » révèlent qu'il a atteint la route principale du village, qui court du sud-ouest au nord-est, et qu'il progresse le long de celle-ci à près de 4 km. derrière nos propres avant-postes et plus de

1000 m. en arrière de notre front d'arrêt. Il enfonce ainsi un coin entre le bataillon et l'état-major du régiment.

Au moment où le colonel donne aux chefs du personnel de l'état-major et de la section de renseignements l'ordre d'occuper leurs emplacements sur la ligne de défense du PC, qui constitue également une partie de la position arrière du régiment, on entend un galop de chevaux et un roulement de véhicules qui se rapprochent. Ce sont les trains du régiment ; emportés par la panique, ils paraissent fuir la localité. Des soldats à pied passent aussi en courant. Les appels et les ordres mêmes ne suscitent aucune réaction. Panique ! Si l'on ne réagit pas immédiatement et avec énergie, il peut en résulter des conséquences très graves pour le régiment et même pour toute la tête de pont.

Le commandant fait barrer la rue principale du village avec les véhicules préparés à cet effet ; il ordonne à l'un des officiers présents de faire de même dans les rues secondaires avoisinantes et de prendre des mesures pour interdire la sortie de la localité à d'autres fugitifs.

Le barrage et le pistolet du colonel obligent les attelages et les hommes isolés qui s'approchent à s'arrêter. L'agitation générale s'apaise ; hommes et chevaux se calment. Le chef de la compagnie d'état-major qui accourt hors d'haleine, reçoit l'ordre d'occuper comme prévu la position arrière et de la défendre si cela s'avère nécessaire.

Cependant le Russe a pénétré dans le village ; il a atteint avec sa pointe la sortie nord-est. C'est ce que trahissent les bruits du combat qui proviennent de ce secteur et les fusées éclairantes qui y montent. A leur cadence de tir rapide, on reconnaît les deux mitrailleuses lourdes de la 4^e compagnie, qui sont en position non loin de cette sortie et empêchent l'adversaire de déboucher du village.

A cet instant font leur apparition au PC, licenciés par le lazaret où ils étaient hospitalisés, un premier-lieutenant, chef de compagnie capable, et une vingtaine d'hommes guéris. Après une courte orientation sur la situation, l'officier reçoit

l'ordre : « Vous prenez immédiatement le commandement d'une compagnie que vous constituerez ainsi : 1^{re} section, les pionniers d'infanterie ; pour les deux autres sections, les hommes sortis avec vous du lazaret et ceux du train de la 4^e compagnie qui rejoignent à l'instant. Vous recevrez votre ordre d'engagement tout à l'heure. » A ce moment, le commandant de régiment est appelé au téléphone dans le bâtiment du PC. Le 1^{er} bataillon annonce — heureusement la liaison restait intacte — que dans son secteur tout est en ordre, à l'exception de l'aile droite dont on n'avait pas de nouvelles. La réserve de bataillon et le personnel de l'état-major sont engagés front à l'ouest, pour éviter que le bataillon ne soit attaqué par derrière.

Le chef de la 13^e cp. annonce que ses gens du train sont prêts. Il reçoit la tâche de pousser avec sa section d'alarme en direction du silo et d'interdire l'afflux des renforts adverses par l'ouverture qui s'est révélée dans le front d'arrêt.

Le premier-lieutenant revenu du lazaret reçoit alors son ordre d'engagement. « L'ennemi, avec la valeur d'au moins une compagnie, a pénétré jusqu'à la sortie nord-est du village. Nous lui coupons l'arrivée de renforts. Au 1^{er} bataillon, tout est en ordre. Vous gagnez avec votre compagnie la rue principale ; de là vous attaquez l'ennemi dans son dos en direction du nord-est et vous l'anéantissez. Vous rejoindrez aussitôt après le PC Rgt. »

Le bruit du combat subit encore quelques flux et reflux. Le premier-lieutenant reparait vers 21 h. avec sa compagnie et un certain nombre de prisonniers ; il annonce que sa mission est remplie.

Pendant la nuit, quelques coups de feu retentissent encore dans le village ; à part cela, le calme est revenu. Lorsque le colonel, de bonne heure le matin suivant, éveille son ordonnance qui dort sur un banc dans l'antichambre, son pied heurte quelque chose de mou sous le banc lui-même. A sa grande stupéfaction, il y découvre un Russe qui dort son fusil au bras ! Cet ennemi, qui avait perdu le contact avec les siens,

avait choisi précisément le PC. du Rgt comme refuge et y avait pénétré à l'insu de la sentinelle qui en surveillait l'entrée. Nous avons cru bon de rappeler ce petit épisode pour sa cocasserie.

Pendant la journée, de nouveaux prisonniers sont amenés. Près du silo, qui avait résisté avec succès, sont couchés six cadavres russes, dont celui d'un officier. Le régiment ne déplore qu'un mort et trois blessés.

REMARQUES SUR LES TROIS CAS DE PANIQUE

L'enquête au sujet du premier cas survenu à la section des canons antichars lourds aboutit aux constatations suivantes. L'un des canons avait tiré trois coups, dont aucun touché. Le pointeur attribua cet échec à la rotation difficile du volant de pointage, qui l'empêcha de suivre les objectifs avec une célérité suffisante. A la deuxième pièce, après le premier coup déjà, un mauvais fonctionnement de l'extracteur empêcha l'expulsion de la douille et la troisième, pour une cause qu'il n'était plus possible d'établir, ne tira même pas un seul obus.

Ces pièces n'avaient été livrées à la troupe que quelques jours auparavant. On les avait aussitôt mises en position, sans les employer au préalable pour l'instruction des servants ni même les avoir démontées. On aurait pourtant pu faire l'un et l'autre sur la position de tir elle-même. La défaillance de leur matériel épouvanta les servants à tel point qu'ils se jetèrent dans la fuite. Il s'ajouta cette circonstance très aggravante que des mines antichars qu'on avait à disposition et dont la présence était inconnue du commandant de régiment, n'avaient pas été posées pour la protection de la position. Le tribunal conclut à une grave négligence de leurs devoirs chez tous les gradés de la section et infligea des peines sévères aux responsables.

Si la panique des servants des canons antichars lourds ne se propagea pas aux groupements voisins du 683^e régiment,

cela est dû principalement à l'exemple donné par le commandant de bataillon. De plus, tout le personnel du régiment savait que dans une localité on est relativement bien protégé contre les chars. Enfin, les hommes étaient portés par un sentiment de supériorité bien ancré à l'égard de ces adversaires : en dépit d'une retraite prolongée, on avait réussi peu de semaines auparavant à détruire, dans le secteur du régiment, 17 puis 31 T 34 à la fois dans deux opérations différentes.

A l'aile droite du front d'arrêt, une autre panique s'était produite lorsque après la tombée de la nuit l'adversaire avait brusquement surgi devant la position du groupe de fusiliers qui tenait ce secteur. Une tentative de l'arrêter avec le fusil-mitrailleur échoua, l'arme s'étant coincée. Saisis de peur, les six fusiliers du groupe s'enfuirent vers leur chef de section. Celui-ci put stopper aussitôt la panique menaçante et ramener le groupe sur sa position. L'ennemi pendant ce temps avait franchi la ligne, mais, comme on l'a vu, l'arrivée de renforts russes put être empêchée avec le concours des hommes du train de la 13^e cp. survenus peu après.

Ainsi, dans ce cas encore, c'est à la défaillance d'une arme que la panique est imputable. De tels incidents augmentèrent malheureusement en nombre à mesure que diminuait celui des bons tireurs parmi les soldats mitrailleurs. A cause du manque d'armes, de munition d'exercice, et aussi de temps, les hommes de remplacement que le pays envoyait au front révélèrent un niveau d'instruction toujours plus insuffisant. Là, il n'était en général plus possible de combler rapidement et complètement les lacunes laissées par l'arrière.

C'est l'impression inconfortable produite par le hurlement puissant et prolongé des Russes sur les hommes du train qui n'y étaient pas habitués, c'est l'obscurité de la nuit et enfin l'incertitude de la situation pour le simple soldat qui avaient déclenché la troisième panique. Elle put être endiguée grâce aux précautions prises à l'avance et à l'intervention personnelle immédiate du commandant de régiment. L'emplacement du PC.Rgt, notamment, avait été judicieusement choisi

et on avait eu raison de préparer à l'avance les moyens de barrer les rues du village qui conduisaient vers l'arrière. Le bon fonctionnement des liaisons téléphoniques fut aussi un facteur très favorable. Elles permirent aux commandants de régiment et de bataillon de conserver entre eux et avec leurs officiers un contact permanent et de se renseigner mutuellement sur la situation. Enfin, il faut attribuer la plus grande importance à la possibilité d'intervention personnelle que les deux commandants conservèrent pendant toute la durée de l'action.

Major général HANS KISSEL
de l'ancienne armée allemande

(Traduit par le Lt.-Col. EMG. G. Rapp)

La dégradation comme peine accessoire

L'art. 37 al. 1 du CPM est ainsi conçu :

« Le juge prononcera la dégradation de l'officier, du sous-officier ou de l'appointé qui, par un crime ou délit, s'est rendu indigne de son grade. »

Cette disposition a donné plusieurs fois lieu à des arrêts du tribunal de cassation militaire. Cette instance s'est toujours placée au point de vue qu'en principe le tribunal de division appréciait souverainement l'attitude et la mentalité du condamné (voir par exemple arrêt du 25 avril 1940). La cour de cassation ne saurait intervenir que si le juge de première instance a violé un texte précis de la loi. L'indignité du condamné résulte de sa mentalité et non pas de son incapacité à remplir les fonctions inhérentes à son grade. Cette incapacité peut donner lieu à des mesures administratives.